

Rémi Santerre

83
26

L'Écart

Le Chemin

nrf

Gallimard

RÉMI SANTERRE

L'Écart

A vingt-neuf ans, s'écartant de la voie toute tracée, Stanislas Levigne abandonne sa situation. Le voici dans Paris lancé à sa propre poursuite, explorant les conditions de chômeur ou d'écrivain, d'homosexuel ou de juif, en tirant inlassablement systèmes et fictions.

Mais abandonner une situation, est-ce vraiment en finir avec la société? Combattre sa propre lâcheté, est-ce une manière de triompher de la morale? Et rompre avec le monde, en apparence, n'est-ce pas le plus sûr moyen de fortifier son monde intérieur le plus oppressant, c'est-à-dire celui qu'il s'agissait précisément de fuir?

Bref, au-delà de la peinture de certains milieux à la mode et du feuilleton de la mauvaise conscience, les interrogations fondamentales de Stanislas Levigne se retournent contre lui-même et le renvoient à l'espoir et à ce parti pris du refus qui caractérisent les révoltés.

Rémi Santerre, né en 1938 à Nice, est assistant en droit dans une université allemande. *L'Écart* est son premier roman.

LE CHEMIN

collection dirigée par Georges Lambrichs

L'Écart

uy

1602

10616

(52)

The following is a list of the names of the persons who were present at the meeting held on the 15th day of January, 1917, at the residence of Mr. J. H. [Name], [Address], [City], [State].

[The rest of the text in this block is extremely faint and illegible.]

1917
1917
1917

RÉMI SANTERRE

L'Écart



nrf

GALLIMARD

DL • 17 3 1969 • 04817

Monsieur le Président,

Comme j'ai eu l'honneur de vous en informer de vive voix, il ne m'est plus possible, dans les circonstances actuelles, de poursuivre mes activités dans le cadre de votre société. Je suis donc amené à vous demander de bien vouloir accepter ma démission. Je vous prie de croire, etc.

Stanislas Levigne.

Monsieur le Président,

Comme j'ai eu l'honneur de vous en faire part de vive voix
il ne me restait plus qu'à vous adresser par la présente
un certain nombre de lettres et de cartes de vœux, et de vous
prier de vouloir bien les accepter en témoignage de ma
haute estime et de mon respectueux attachement.

Très-cher Monsieur,

Imprimé par la Société d'Éditions de la rue de la Harpe, 101, Paris.

CHAPITRE I

1^{er} février

1. Tu voulais mettre : « dans le cadre de la C.A.I.S.S.E. ¹ », mais tu as finalement écrit : « dans le cadre de votre société ». Goldberg en sera flatté ou furieux. Il le déplore assez, que la société ne lui appartienne pas. Président-directeur général certes, mais salarié du groupe. On le gardera tant qu'il sera indispensable. Quand il aura commis plusieurs erreurs successives, on le remerciera comme on a remercié les autres. La chute de Goldberg fera beaucoup de bruit dans le « métier », mais tu seras loin, le plus loin possible. Peut-être auras-tu alors pitié de lui. Et lui a pitié de toi. Et apparemment, il a de bien meilleures raisons.

2. Il représente tout ce que tu détestes et pourtant tu ne peux t'empêcher de l'aimer. Il met l'art en conserve et en billets de banque. Il est vaniteux. Il est habile. Il est enfantin. Mais il t'a pris sous sa protection, il attend beaucoup de toi. Raison de plus pour rompre tout lien.

3. Tu as placé ta lettre de démission dans le dossier que chaque jour tu lui fais descendre. Même pas au premier rang : tu l'as cachée sous deux ou trois communications sans importance. Tu es maintenant assis dans son bureau, en compagnie du directeur technique qu'il vient d'engager sans t'en avertir. C'est cet engagement qui te sert de prétexte. Secrétaire général

1. C.A.I.S.S.E. : Compagnie Artistique Internationale du Son, de la Scène et de l'Écran.

par intérim (voilà un an que le titulaire du poste est gravement malade), tu estimes que tu aurais dû être tenu au courant des négociations avec le nouveau directeur technique. On a agi derrière ton dos. C'est le style de la maison, ce n'est pas le tien : tu démissionnes.

4. Quel plaisir d'avoir un bon prétexte! Voilà six mois que tu te demandais comment quitter cette société burlesque. Voilà six mois que tu avais prévenu le Président que dans les conditions existantes tu ne pourrais continuer longtemps à assumer tes responsabilités. Mais, à cause de la maladie de Bourgeois, tu étais resté, ne voulant pas partir au moment même où ta présence semblait la plus utile. Hier Bourgeois, à qui tu avais été rendre visite, t'a confié que Goldberg lui avait demandé sa propre démission. On va donc tout réorganiser. C'est le moment. Comme un ministre condamné tu choisis le meilleur terrain pour tomber. Et tu leur en fais la surprise.

5. Goldberg ne prenait pas tes avertissements au sérieux. « Vous êtes jeune! » « Ne soyez pas impatient. » « J'ai beaucoup de projets pour vous. » Maintenant il envisage devant toi l'avenir avec optimisme. « Toutes les difficultés venaient de la maladie de Bourgeois : on va enfin pouvoir avancer. » Tu l'interromps respectueusement : « Pardonnez-moi, monsieur, je vous ai transmis ce matin une lettre à ce sujet. — Une lettre? — Oui, dans le dossier qui est sur votre bureau. — Je ne l'ai pas encore regardé, je n'ai pas le temps. » (Mais déjà il pressent quelque chose et met en place son regard perçant.) Il ouvre le dossier, feuillette les communications sans importance, trouve la lettre de démission, la lit, te regarde. Tu souris, un peu gêné, un peu insolent. Il dit : « Nous en reparlerons. »

6. Il tentera de te faire revenir sur ta décision. Il emploiera son charme. Il te dépêchera ses plus proches collaborateurs. Devant ton obstination, bientôt, il refusera de te recevoir et traitera tous les problèmes en ton absence. Tu ne veux plus servir, tu n'existes plus. Naïf, tu te croyais utile. On se passe fort bien de toi. Naturellement, tu *dois* à la société trois mois de préavis. Tu les feras. « Peut-être réfléchirez-vous pendant ce temps, Levigne, vous êtes en train de faire une bêtise, vous le regretterez. » Trois mois. Et ensuite?

7. Chausson dit que Goldberg, pour toi, c'est l'image du père, avec son couple amour-haine, dépendance-libération. Pas besoin d'être psychanalyste pour trouver cela. Naturellement il t'a mis en garde contre une démission qu'il juge inopportune. Tu n'es pas en état de juger, dit-il. Et toi tu penses : je ne suis pas en état de reprendre un travail. Et même : je n'ai aucune envie de reprendre un travail. Si tu ne reprends pas de travail, il est évident que tu ne pourras plus payer l'analyse. Mais au fond, tu ne tiens pas à poursuivre l'analyse. Chausson aura beau jeu de dire que tu démissionnes pour te libérer de lui, Chausson. Qu'importe ? Tu ne penses qu'à tout abandonner, à tout rompre. Adieu la société, adieu Goldberg, adieu ton avenir, adieu toi-même. Et si Chausson n'a rien de mieux à dire, adieu Chausson !

CHAPITRE II

1^{er} mars

1. *Observation du préavis* : Il t'a fallu un mois pour apprendre que tu cesserais officiellement de travailler le 30 avril. Un mois de coups de téléphone, d'entrevues, de négociations : « Levigne, revenez donc sur votre décision, vous nous êtes utile, voyez, nous ne vous le cachons pas, et puis nous sommes à la veille de grandes choses... » La veille, cela dure depuis trois ans, trois ans d'activité fantasque, inefficace, trois ans d'indécision : « Mais enfin, monsieur, quelle est la politique du groupe ? » (Toi à Goldberg, au moins une fois par mois.) « Je ne peux tout de même pas tout vous dire » (premier type de réponse), ou : « Que voulez-vous, eux-mêmes n'en savent rien » (deuxième type de réponse, lorsque le premier ne résiste plus aux faits les plus évidents). Goldberg se bat pour faire triompher ses idées, mais les Anglais et les Allemands le trouvent bluffeur, peu sérieux (malgré les bénéfices de sa société, qui sont les plus importants du groupe en Europe). Aussi, Goldberg redouble-t-il de chic britannique (pour ne pas donner prise, je ne suis pas un maquereau de l'art, mais un industriel qui vend de la musique, etc.), et aussi de bluff, puisqu'il a à peine un ou deux ans pour « liquider » l'opposition et que rien ne prouve qu'il ait raison. Parfois, à tout hasard, il reconnaît qu'il a eu tort : Lorsqu'il a un bouc émissaire sous la main. Mais, qu'il ait tort ou raison, il parle. Il affirme, doute, contredit, suggère, mais ne s'arrête de parler que pour laisser ses interlocuteurs tomber dans un piège. Et eux de tomber. Si le piège n'est pas pour aujourd'hui, il est pour demain : « Un jour vous m'avez dit,

vous vous en souvenez, non? » Parler évite d'écrire, et donc permet de nier après coup : « Je n'ai jamais dit, enfin, quoi, tout de même... » Parler tout le temps permet de prôner des solutions contradictoires dans un même discours. On est couvert. On est réaliste. On va essayer. On verra bien. De toute façon, Goldberg a déjà choisi son éventuel bouc émissaire. S'il l'a sous la main, il le vante exagérément. S'il ne l'a pas, il l'engage. S'il l'engage, à force de le vanter, il en tombe amoureux. Ainsi de Bourgeois, qui allait révolutionner la « profession » : « un pionnier », « un spécialiste », un homme qui a fait de la résistance et qui a de hautes relations. Soit. On a vu ce que ça donnait. Et maintenant, Paret, qu'est-ce que vous pensez de ses films, c'est bien ficelé, non, et pas un seul dépassement de budget. Tiens! Comment donc Paret a-t-il fait faillite? Il n'y a plus de place pour les petits, probablement. Une larme sur le sort des petits Paret. Les petits Paret entrent dans les grandes sociétés, comme un samouraï devient le vassal d'un grand seigneur, ou comme un homme se fait moine : noyant ses dettes et ses péchés dans ceux de l'humanité. « Il a eu le coup de foudre pour Paret », dit de Goldberg Carole Melman, qui est avec lui en affaires. Et de conclure : « Il va se faire avoir jusqu'au trognon. » Pourquoi regrettes-tu que cet assez sinistre Goldberg se fasse avoir jusqu'au trognon? Parce qu'il t'aimait bien? Parce qu'il te rappelait ton père? Parce qu'il est juif comme toi?

2. Observer un préavis, cela veut-il dire simplement « être là »? Les métiers artistiques n'ont pas d'horaire, tu seras donc LA de moins en moins. Là, soit dans un bureau petit, aux meubles d'école (le groupe a une réputation d'économie à soutenir, mais voici que Paret, qui lui entre EN FONCTION dans la grande société, tempête pour avoir des meubles neufs, et au bout d'un mois on lui donne le bureau de cocotte d'un ancien directeur artistique qu'on lui avait dépeint comme le bureau de Vergennes, et il le fait renvoyer, et tu es si faible de caractère que tu donnes un coup de main au concierge pour le descendre d'un étage, quoique le concierge ait fini de travailler pour aujourd'hui depuis une heure et que ta position de cadre te dispense normalement de déménager des bureaux, mais Paret le ferait lui-même s'il n'avait justement ce matin une

sciatique, et par ailleurs tu n'as pas de principe, et tu te veux costaud, et il ne te déplaît pas d'ajouter ce grief à tous ceux que tu nourris déjà, et au fond tu es assez content de cette mésaventure survenue à Paret qui croyait pouvoir sans coup férir vaincre l'inertie administrative de la maison et qui, lorsque tu quitteras définitivement la société, n'aura pas encore de bureau convenable. [Mais pourquoi a-t-il lâché dans l'enthousiasme des premiers moments : « Ce n'est pas avec de beaux meubles qu'on fait de bons films », une déclaration de celles qu'il faut toujours démentir?]

3. Au fond, tu observes la façon dont tu observes le préavis. Tu t'enfermes dans ta petite pièce, téléphones à tes amis, lis le recueil de jurisprudence (quels romans extraordinaires!), expliques à ta charmante secrétaire, Ariane Boulou, que tu finiras bien par maigrir (« Mais quatre-vingt-quinze kilos, ce n'est pas gros, vous devriez faire un peu de sport, voilà tout »), lui laisses entendre que tu t'intéresses à d'autres choses qu'à ta carrière professionnelle (« Vous ne vous intéressez à rien », a-t-elle osé dire, alors que tu la trouves si gentille et que tu ne le lui dis pas pour ne pas lui donner de faux espoirs : jamais avec sa secrétaire, vieux proverbe H.E.C.), mais restes mystérieux parce que tu as honte de tes véritables intérêts qui sont : te trouver, vivre. L'humeur est noire. Image obsédante de la semaine : tu appuies un revolver chargé contre ta tempe (la nuit, parfois le jour, par annonces brèves). Naturellement, lorsque tu as démissionné, chacun t'a demandé : « Où est-ce que vous allez? », tant il était évident que tu n'aurais pas démissionné si tu n'étais déjà engagé ailleurs, un garçon sérieux comme toi. Et personne ne t'a cru lorsque tu as dit : « Je n'en sais rien. » Mais maintenant, tu proclames que tu vas prendre un ou deux mois de vacances, et on te dit : « Vous avez de la chance de pouvoir le faire. » Et il est vrai que tu es un privilégié, même si ton compte en banque est le fruit de tes économies. Et tu doutes fort que tu puisses rester longtemps sans travailler en toute bonne conscience. Naturellement il y a l'ŒUVRE, mais c'est une autre histoire.

4. Avoue que dans ton rôle de producteur de films, de disques et de spectacles, tu avais un malin plaisir à jouer le TRAITRE. Il y avait d'un côté les artistes, héros purs et sans reproche ou

génies à qui on doit tout passer, et de l'autre, les traîtres, les commerçants. (Et tu avais beau grommeler, voilà tout ce que tu étais : un commerçant.)

5. Il est facile de faire de l'esprit sur les commerçants : mais enfin il est tellement bête d'être commerçant. Fonder Marseille ou découvrir la Chine n'est pas une excuse *ad æternam*. Vivre toute sa vie dans la carcasse, derrière le sourire du commerçant. Acheter. Vendre. Échanger. Bien sûr l'échange au commencement de tout. Alors que faire? Être tout, n'être qu'un. Au commencement était l'échange, à la fin sera Stanislas Levigne. Parcourir le monde à la recherche des pièces détachées de Stanislas Levigne. Temps limité. Formule magique nécessaire. Golem.

6. La formule magique, Chausson la connaît-il? Ce petit homme chauve au regard doux (mais le regard doux, le petit sourire marquant bien sûr l'intérêt, tout cela n'est que pose de psychanalyste) arrivera-t-il à bout de l'initiation? Je ne sais rien, dit son silence, cherchez en vous-même, rappelez-vous. A peine un grognement de plaisir, de temps à autre quand tu lui donnes un os (ton père te battait avec sa ceinture, etc.). Tu t'endors. Une séance sur deux, un peu de plaisir. Comme tu sors léger place du Panthéon! Ainsi, il y a quelques années, après un oral réussi. Tu le croyais vraiment, alors, qu'un examen était un avantage acquis, jamais on ne te l'enlèverait. Avec quelle jubilation tu ronges aujourd'hui tes parchemins universitaires! Tes diplômes, comme tu t'acharnes à les nier, à les salir, à les compromettre. « Avec H.E.C. vous serez parés, avec Sciences Po vous tiendrez mieux l'eau, avec le Droit vous n'aurez jamais froid. » Ou bien : « Avec Centrale, vous serez de vrais mâles, avec l'X vous en vaudrez dix. » Et aussi : « L'agrégation permet de dire non, l'E.N.A. permet de dire na! » Et en vérité, ils en valent dix, et ils n'ont jamais froid. O innombrables camarades d'innombrables promotions, se frottant les uns contre les autres dans les réunions d'anciens élèves, quel merveilleux champ magnétique que le leur, hors duquel, avec exultation, tu tombes!

7. Sucré comme un Chausson. Bonjour la main molle. Compte des patients à l'intérieur de la main du psychanalyste.

J'ai, moi Chausson, un appartement de classe, avec jardin privé, à deux pas du Panthéon. Mais je le cache derrière une façade lépreuse. Coquetterie balzacienne? Non. Bien plus grand mystère. Mon grand front serein, que contiens-tu? N'ai-je pas une bibliothèque stupéfiante? Dans mon salon d'attente d'abord, puis dans mon bureau? Est-ce ma faute si le regard du patient couché sur le divan donne sur le guide Julliard? N'est-ce pas plutôt une suprême élégance de ma part? Car enfin, ce n'est pas l'enfer qui manque, vous avez bien vu les Sade un peu à droite, et les manuels d'érotologie, juste en dessous? Naturellement, vous les avez vus. Ils sont là pour que vous les voyiez, pour que vous sachiez combien j'ai lu, combien je suis cultivé, ou pour que vous vous demandiez si, tous ces livres, je les ai vraiment lus, car j'aurais très bien pu acheter la bibliothèque d'un érudit ruiné pour vous impressionner, et d'ailleurs, qu'en pensez-vous, croyez-vous que je les ai lus, pourquoi me posez-vous la question, d'après vous?...

8. Vous voudrez bien me donner les noms des gens que vous mentionnez, dit Chausson. Des noms, pourquoi? Vous comprendrez plus tard. Docteur Chausson, vous êtes un maître-chanteur (et pan). Et la discrétion? Cahin-caha progresse l'analyse. Le quartier du Panthéon est assez agréable. Tu y traînes. C'est toujours une heure de moins passée au bureau. Les enchanteurs ont toujours un chat. Tu fais du charme au chat de Chausson.

9. Allons, tu ne le savais donc pas, que tu étais dépositaire de nombreux secrets? Bien sûr, tu le savais. Seulement tu perdais ton temps à en faire l'inventaire, comme un avare qui ne saurait pas compter, et qui ne se rappellerait plus la combinaison du coffre, etc. Chausson est l'employé de banque qui t'accompagne dans les caves et qu'on paye très cher parce que certains clients justement ont tendance à l'enfermer dans leur coffre. Peu importe d'ailleurs ce qu'il est. Le jour où, submergé par une vague d'affection et de reconnaissance, tu as eu envie de lui dire (et tu lui as dit) : « Je vous aime », tu as su qu'il faudrait prendre des mesures. Mais, faible, tu n'as pas rompu tout de suite. Après tout, tu venais déjà de rompre avec Goldberg, un pan d'avenir (comme on dit) s'était écroulé, et tu ne voyais pas encore la beauté du paysage. La nuit, n'est-ce pas, régnait, on peut même dire qu'elle règne encore. Toutes

tes lampes ont pratiquement brûlé. Et si le courant passe, selon une expression populaire, il ne débouche sur rien.

10. « M'en parler », griffonne Goldberg en marge des lettres qui l'inquiètent. « M'en parler », semble dire le silence de Chausson. « M'en parler », disent tes parents, tes amis, quand ils sont de bonne humeur. « Ne pas m'en parler », disent-ils lorsque l'humeur tourne, et qu'ils ont eux-mêmes envie de se dégourdir les lèvres pour éliminer les toxines. Il y a ceux qui payent pour qu'on leur en parle, et ceux qu'on paye pour pouvoir leur en parler. Goldberg a beau être le commerçant juif dans toute son horreur (à mi-chemin entre Rothschild et Yankélé), tu ne saurais accepter qu'il te paye à partir du moment où tu n'as plus du tout envie de lui en parler. Même s'il insiste. A quoi sert-il que tu lui en parles puisque ça ne change rien? Tu donnes donc ta démission. (On en revient toujours à cette démission, dont tu commences à peine à mesurer les conséquences. Première conséquence : On peut dire que tu as perdu ton sérieux. Si fantaisiste qu'ait été ton activité à la C.A.I.S.S.E., elle donnait lieu à un salaire, à une possibilité d'inscription sur une carte d'embarquement d'aérodrome. Et tu prenais plaisir à varier précisément cette inscription, notant tantôt « juriste », « secrétaire général », « directeur », tantôt « producteur de cinéma », « homme d'affaires », « cadre », songeant en cela à titiller l'imagination des policiers, comme s'ils n'avaient d'autre occupation que de faire des rapprochements entre tes différents voyages, à supposer même qu'il y ait un fichier où soient conservées les cartes des migrations précédentes, ou entre tes fonctions au départ et à l'arrivée de l'aéronef, comme si l'hôtesse, sous couvert d'éventuels bébés remis à sa garde, songeait avant tout à transmettre d'un aéroport à l'autre les précieux renseignements livrés par les passagers. Trêve de plaisanterie : Tu changeais d'appellation parce que tu n'étais satisfait d'aucune. Un vin du Languedoc se cherche une particule, un château-lafite ne s'en soucie pas.)

11. Le danger était-il donc si grand de finir par ressembler à Goldberg? De même, le danger est-il donc si grand de finir par ressembler à ton père? Ne pas lier les deux problèmes plus qu'il n'est honnête. De ton père, tu auras sans doute plus d'un trait du visage. Déjà ce sont ses mains que tu portes, comme

une paire de gants dont il t'aurait fait cadeau par affection, parce que dans son esprit tout ce qui est à lui est à toi, son préféré, ou du moins son ancien préféré car tous les coups de boutoir que tu as donnés dans cette affection et cette préférence ne sont heureusement pas restés sans résultat. Déjà tes cheveux blanchissent comme les siens (ton frère, plus vieux que toi, les a encore parfaitement bruns). Déjà tu parles par énigmes aussi bien que lui (alors que toi, tu pourrais parler français sans difficulté, mais vous avez la même confusion, la même indétermination intérieure, sans doute la même insatisfaction). Et, bien entendu, les autres ressemblances sont légion, et leur nombre ne fera qu'augmenter. Il faut espérer que bientôt tout de même tu n'en feras plus une maladie. Presque trente ans et tu es toujours à crier : je ne suis pas ceci, je ne suis pas cela. Heureusement ton neveu vient d'avoir quinze ans et commence à te décharger de tes revendications. Mais enfin c'est ton neveu, ce n'est pas ton fils; et de la façon dont tu te comportes, il sera sans doute bientôt plus vieux que toi.

12. Donc tu as pris soin de ne pas ressembler à Goldberg, et, à partir de là, il était évident que tu ne réussirais pas dans la profession. Certes, tu es juif et lui aussi, et cela tu ne peux pas le reprendre. Tu voudrais bien mais tu ne peux pas. C'est parce que tu es juif, et parce que tu as le père que tu as, que tu es capable de comprendre Goldberg à demi-mot et de suivre le cheminement de sa pensée. Pensée tortueuse, disent ses employés « chrétiens »; pensée simple, dis-tu. « Vous avez compris? », te demandait Goldberg après un simple « Levigne! », lorsqu'il attendait de toi quelque chose. Et tu étais tout content d'être le bon élève qui sait remplir les blancs. C'est étonnant, pourtant, quand on y réfléchit, qu'un Goldberg trouve tout naturel qu'on remplisse ses blancs. Même s'il paie correctement. Communion de pensée avec un Goldberg : exercice de virtuosité ou compromission? Ce désir stupide de montrer que cela aussi on peut le faire. On le fait une fois, on le fait dix fois, et on ne fait plus que cela. Comme dirait la mère de Michèle, il est plus facile d'entrer dans les vues d'autrui que d'en sortir. Quoi qu'il en soit, la première sonnerie d'alarme a retenti lorsque Goldberg, un jour, dans ta voiture (il aime bien se faire conduire lui aussi : avarice? Désir de ménager son chauff-

feur? Ou bien arrière-pensée d'après laquelle on peut juger quelqu'un à la façon dont il conduit?), t'a dit : « Mon fils (il aime bien parler à ses employés de son fils, c'est son côté paternaliste) affirme qu'il ne sera jamais P.D.G., il veut avoir une vie de famille, etc. » Tu as pensé que ce fils devait être un garçon sympathique. Ensuite, tu as caressé l'idée que pour Goldberg tu remplaçais peut-être ce fils dans l'activité et l'ambition que ce même fils semblait ainsi délaisser, que tu étais pour lui une sorte de « fils professionnel », et que tu rencontrais là la chance de ta vie : hypothèse confirmée par Goldberg lorsqu'il te disait, tous les lundis en général : « Vous ne savez pas la chance que vous avez que je m'occupe de vous », en te donnant à lire un papier prétendument confidentiel ou en te passant l'écouteur pendant qu'il parlait au téléphone à un interlocuteur non averti, ce qui t'a d'ailleurs valu d'entendre des appréciations plus ou moins flatteuses sur ton compte. Et ne nie pas que tu aies été tenté d'accepter cette filiation, toi qui précisément te moques de la vie de famille et que chatouillent périodiquement des rêves de réussite sociale. Mais enfin Goldberg te donnait lui-même un argument déterminant, ce jour-là dans la voiture, dans la mesure où être P.D.G. c'était être Goldberg, et vraiment ton masochisme n'allait pas jusqu'à cette extrémité. Aussi, lorsque tu fus présenté à M^{lle} Goldberg, pris-tu subitement peur. Rien ne prouvait qu'on eût des vues sur toi dans ce domaine, mais enfin il y avait une M^{lle} Goldberg et des précédents, et qui sait si, lorsque Goldberg s'était mis dans la tête quelque chose, il ne parvenait pas toujours à ses fins? Tant de gendres s'étaient laissé marier par leur beau-père! Certes, Goldberg pouvait peut-être prétendre pour sa fille à un parti plus haut, mais enfin il en était de même pour toi, et rien en définitive ne s'opposait à ce mariage. C'est pourquoi tu évitas désormais toute occasion de rencontrer M^{lle} Goldberg, et aujourd'hui même tu ne te rends pas à la réception donnée pour le mariage du fils Goldberg, bien que tu aies été invité et que tu n'aies pas de complexe à avoir, ayant offert un cadeau absolument superflu. Cette même réception dont Goldberg a voulu tirer parti pour supprimer la fête annuelle du personnel de la société, alors qu'il n'a invité qu'une vingtaine d'employés au plus (il a fallu une intervention respectueuse du comité d'entreprise pour faire comprendre au Président que l'amalgame

entre famille et entreprise n'était peut-être pas aussi complet que cela), mais à laquelle il a convié le Tout-Paris des arts et de l'industrie (et il aurait été intéressant de voir qui y sera). Il est d'ailleurs évident que tu as eu tort de décliner l'invitation. C'est dans ces réceptions que se nouent les relations utiles, et tu as bien besoin d'un avenir, et même d'un avenir immédiat.

13. Ta démission est donc une trahison, puisque Goldberg te protégeait, mais, comme tu es toujours en quête de justifications, disons que Goldberg est le méchant et qu'en démissionnant tu ne fais que rester fidèle à tes principes. Trace donc de Goldberg le portrait le plus noir. (« C'est un sinistre bonhomme », dit Jérémie, qui ne le connaît pas sinon par tes rapports, mais dont tu estimes généralement le jugement. Et enfin beaucoup de gens qui, eux, le connaissent, ne l'aiment pas. Mais comment être sûr qu'ils ont raison?)

CHAPITRE III

15 mars

1. *Premier recul* : te voici à Londres encore une fois. Comme un monarque français du XIX^e siècle après sa chute, tu commences par fuir à Londres, et après on verra. Accueilli par Allan, tu abordes Londres en victime de l'adversité : gestes de fatigue, bafouillements (le langage se dérobe, l'accent déraile : mais même en français tu ne trouves déjà plus tes mots). Il faudra toute l'amitié et l'énergie d'Allan pour que tu supportes Londres cette fois.

2. Tu t'étais promis de ne pas retourner à Londres avant d'avoir terminé ta pièce. Tu ne l'as pas terminée. Tu as donc failli. Sans doute est-ce la sixième version de ta pièce que tu n'as pas terminée. Mais les cinq autres sont périmées. La pièce se passe à Londres. Tu es peut-être venu glaner les derniers détails. Pourtant, il y a maintenant plus de deux ans que tu as commencé cette pièce. La précédente t'avait pris moins de deux ans. Ton premier roman lui aussi t'avait pris moins de deux ans. Du second tu n'as achevé que la première partie il y a trois ans maintenant. Tout reste en plan. Tu es un incapable. Tu n'y arriveras jamais. Tu deviendras fou.

3. Disons que tu devras avoir fini ta pièce le 30 avril, jour d'expiration de ton préavis. Tu pourras ensuite la faire taper et la montrer à qui de droit avant l'été.

4. De Londres, on a une meilleure vue de Paris que de Paris, Louis-Philippe lisait le *Times*, c'est pourquoi il se retrouva

à Londres en 48. Encore une fois, tu fais le point à distance c'est-à-dire que tu te dédoubles (la plus facile de tes continues divisions). Tu as laissé à Paris Stanislas le Mal-Aimé et tu analyses les éléments de sa triste situation; mais ici Stanislas l'Immédiat court à chaque instant le risque de s'intéresser à Allan et à Londres. Il n'est pas complètement mort au monde. Et même, ses premiers jours en Angleterre sont parfaitement heureux, malgré les fréquents messages que Stanislas le Mal-Aimé lui fait tenir.

5. Stanislas l'Immédiat se dédouble très vite en Stanislas le Bourgeois et Stanislas l'Ami. Stanislas le Bourgeois donne, aussitôt après, naissance à Stanislas le Vestimentaire et Stanislas le Culturel. Stanislas l'Ami reste sans enfant.

6. Stanislas le Vestimentaire n'est pas essentiellement différent de tous les étudiants ou jeunes bourgeois français qui profitent d'un voyage à Londres pour acheter des vêtements. L'un achètera un imperméable, l'autre une paire de chaussures. Certains dévaliseront Marks et Spencer's, d'autres fouilleront Carnaby Street. Savile Row n'est même pas à l'abri des plus fortunés. Tous suivent en cela leurs pères, la mode, et les dandys. Quelle distraction pour un mélancolique comme toi que de s'habiller! Songe au plaisir de faire tes achats seul, sans avoir tes parents sur le dos (rappelle-toi le tailleur de ton enfance te palpant les testicules pour prendre les mesures, te demandant si tu portes à droite ou à gauche, et toi ne sachant pas, et même maintenant ne sachant pas, mais c'est une question qui se perd). Songe que si tu t'intéresses aux vêtements, c'est que tu n'es pas si proche du suicide que le Mal-Aimé voudrait te le faire croire! A rapprocher de cette scène de ton service militaire que tu avais eue avec Laurent (lui énervé, toi en larmes), après laquelle tu avais été dîner seul à l'auberge voisine, et à ce mot de Laurent à ton retour : « Je ne crois pas aux désespoirs qui se terminent par des ortolans. » En quoi il avait tort car, chez toi, Stanislas le Gros mange quand il est déprimé.

7. Stanislas le Culturel est un personnage important, jamais en repos, aussi gourmand dans son genre que Stanislas le Gros, plus respectable peut-être, quoique la culture s'élimine aussi vite que la bonne chère. A Paris, combien d'opéras, de pièces,

de films, d'expositions, de revues, de livres, etc., Stanislas le Culturel a-t-il ingurgités depuis quinze ans. Il se promet cette fois de Londres au moins un Boulez, un Losey, un Antonioni, un Klemperer, un Nievreguine... Au risque de rencontrer en public et dans une même soirée toute la famille : le Mal-Aimé, le Gros, le Vestimentaire, l'Ami, auxquels bien d'autres seront venus se joindre.

8. C'est aussi à Londres que tu t'approvisionnes en revues anglo-saxonnes.

9. *Invocation* : « Mon cher Allan, me sera-t-il permis de placer sous ton patronage ce séjour, Londres, et l'Angleterre? » C'est en ces termes grotesques et inadéquats, littéraires pour tout dire, que tu aimerais invoquer, pour la première fois depuis ta DÉMISSION (en anglais : *resignation*), un protecteur. Ami et protecteur, tel est le rôle d'Allan dans ta mythologie. Mythologie : un mot que tu n'emploies pas encore d'ailleurs dans ce sens restreint (ensemble de mythes qui t'est personnel), mais dont tu ne tarderas pas à abuser lorsque tu fréquenteras Othon, car il te faudra bien alors rendre compte de la cohérence de ses affabulations. Certes, tu as déjà fait la connaissance d'Othon au moment où tu pars pour Londres, mais il commence à peine à exercer sur toi son influence, notamment en matière de terminologie, et il est donc prématuré de parler de ta mythologie. Question d'exactitude, détail si l'on veut, mais on ne sait jamais si un détail ne va pas prendre de l'importance ou si on ne va pas vouloir soi-même lui donner de l'importance, et ce serait se priver d'une virtualité peut-être passionnante que de fausser un détail par paresse ou mauvaise foi. Avancer dans la vie avec tous les détails présents à l'esprit, ce n'est peut-être pas une ambition réaliste, mais c'est une ambition, et tu sais bien que tu as continuellement besoin d'ambitions pour vivre. (*Contra* : ce conseil imprimé sur les copies de dissertation d'H.E.C. : « On ne cherchera pas à tout dire », qui, déjà discutable en général, est proprement scandaleux lorsqu'il s'adresse à des jeunes gens.)

10. Allan te protège parce qu'il est médecin et positiviste, intelligent, hétérosexuel, ton ami. Par quel mystère il est devenu et resté ton ami, tu l'ignores. Peut-être représentes-tu pour lui

le Français, comme il représente pour toi le Britannique (et que vous soyez juifs tous les deux s'annule, en quelque sorte). Chaque Français a son Anglais type ou son Anglais particulier. Il te plaît que l'Angleterre, ce pays combien plus sérieux et plus fou que la France, soit pour toi représentée avant tout par Allan, c'est-à-dire par une autorité morale sans préjugés, exercée à la compréhension mais ferme et convaincante. Qu'Allan ait des problèmes de carrière, et qu'il consente à te les exposer, voilà qui renforce encore ton admiration pour lui. Ainsi, même en Angleterre, ce pays béni, un jeune médecin des plus brillants se trouve obligé de faire des choix déchirants! Ainsi le succès, le caractère, et le socialisme ne dispensent-ils pas des hésitations! Ô réconfortante constatation!

11. A ceux qui te reprocheraient de multiplier les personnages secondaires, tu pourrais répondre que jusqu'à présent tu as été très avare de descriptions, et que les descriptions sont, de notoriété publique, ce qu'il y a, au monde, de plus ennuyeux. Et certes il ne faut pas se priver du plaisir d'ennuyer, surtout lorsqu'on se veut écrivain. Mais la vérité est plus simple. Si tu multiplies les personnages, et que tu ne les décris pas, il est vraisemblable qu'on ne tardera pas à les confondre, et ceci encore plus vite que dans les romans russes où ils sont pourtant décrits. Il faudra donc soit attacher une importance extrême au nom de chacun, comme l'on fait dans un cocktail où beaucoup d'invités vous sont inconnus, soit se résigner à superposer plusieurs personnages ou même la plupart d'entre eux. Il va sans dire que cette deuxième solution a de loin ta préférence. La différence entre les êtres humains t'a toujours paru d'un tel ridicule et d'un tel artifice, que tu te serais volontiers contenté de donner à tous les personnages de ton autobiographie le même nom, disons pour simplifier : le tien. Et de même que le voyage de Londres t'a donné l'occasion de te diviser en une multiplicité de petits Stanislas (tradition littéraire française du *double de Londres*), il aurait pu t'inciter à ramener à toi tous ces comparses, parents, amis, relations, contemporains, qui existent sans doute très réellement en dehors de toi, mais qui ne comptent que par la liaison qui, à un moment donné, vous a réunis. Voilà qui aurait une fois pour toutes anéanti la crainte de certains de tes amis d'être reconnus comme

modèles de certains de tes amis. Voilà qui aurait supprimé cette mauvaise habitude littéraire de la transposition, où les éditeurs croient généralement que réside l'art de l'écrivain, de même que c'est à l'ascension qu'on reconnaît la divinité, croyance fatale du moins en ce qui concerne les éditeurs puisqu'elle établit un hiatus entre la réalité, qui se vend, et la littérature, qui ne se vend pas. Comme si, d'ailleurs, la réalité n'était pas mille fois plus littéraire que la littérature, qui a des pudeurs.

12. Et de même, quelle différence, réelle ou littéraire, y a-t-il entre un homme, un savon, une journée, une préface, et le verbe « aimer » ? Les lecteurs progressistes auront déjà répondu : « Il n'y en a pas. »

13. Naturellement, ce « il n'y en a pas » est une pétition de principe. En fait, il vaudrait mieux dire : « Il n'y en a pas en droit » (comme : « Tous les hommes sont égaux en droit »). Ce sera justement ta mission, ton combat de toute une vie, que de prendre la mesure des différences existantes (entre homme, savon, préface, etc.) afin de les mieux supprimer. Et, s'il est vrai que les révolutions brusquées vont souvent à l'encontre de leur projet, qui est juste, tu laisseras aux êtres, aux choses et aux mots, le minimum d'autonomie nécessaire à la propagation de ta bonne parole, étant bien entendu qu'il s'agit là de ta part d'une concession au lecteur dont tu espères qu'on te saura gré.

14. Ainsi n'es-tu pas encore complètement Allan, alors qu'après tout tu pourrais l'être, puisque Flaubert était M^{me} Bovary. Mais Allan se refuse encore à cette identification, tandis que M^{me} Bovary, si tu oses dire, n'avait pas voix au chapitre. Allan est plus grand, plus mince que toi, il est blond, et il parle parfaitement l'anglais. Il a passé toute son enfance, mené à bien toutes ses études en Angleterre. Toi, tu as fait de même en France. Et certes une enfance, des études à la rigueur peuvent se rattraper. Et certes l'Angleterre est peut-être l'image inversée de la France dans la Manche ou la mer du Nord. Mais enfin tu ne vois pas ce que le lecteur (divin lecteur) aurait à gagner, pour l'instant, à l'identification, alors qu'il est si intéressant pour toi de pouvoir observer, décrire, aimer (ami-

calement) Allan de l'extérieur, en forçant au besoin, *dans un premier temps*, l'opposition.

15. Est-ce parce que tu lui ressembles qu'Allan t'écoute? Non sans doute. Il attache plus de prix à te savoir en dehors, capable de juger ses actes mais non de les assumer. Ainsi, il y a deux ans, de son amour pour Marina.

16. Il y a deux ans, tu avais invité Allan à Paris à l'occasion des représentations de *La Tosca* à l'Opéra. Sparti chantait. Sparti était-elle la plus grande cantatrice du demi-siècle? Tu le croyais, tu étais fou d'elle. Allan, grand amateur d'opéra à la façon des Anglais, c'est-à-dire à la façon d'un amateur de bon vin, portait sur elle en revanche un jugement sévère : sa voix « manquait de corps ». Elle chante faux, disait-il; et toi de répondre : mais comme elle crie bien! Quoi qu'il en soit, tu avais pu te procurer des places pour l'Opéra et tu avais invité Allan à Paris, et il t'avait demandé s'il pouvait venir avec une amie, une actrice, et tu t'étais procuré une place supplémentaire, et tu avais mis ton studio à leur disposition, disant que tu irais loger chez ton frère, bien que ton frère n'eût pas de place pour te loger, tu le savais très bien, et qu'il te fallût prendre une chambre dans un hôtel voisin. Tu avais par ailleurs payé le billet d'avion d'Allan (il était « fauché »), et tout semblait prêt pour un merveilleux week-end.

17. Naturellement, pendant tout le séjour d'Allan, tu n'avais cessé de te demander si tu n'en faisais pas trop, et la joie que tu avais de le voir et de le recevoir s'en était trouvée rongée. Car tu avais aussi voulu l'inviter dans de « bons restaurants français » et lui faire boire précisément ces vins dont il était amateur (à la façon d'un amateur d'opéra, parlant de leur « métier », de leur « sonorité », de leur « extraordinaire technique », et ne reculant pas, évidemment, devant les « vocalises du champagne »). Et dans tout cela, ce n'était pas la question d'argent qui t'inquiétait (ton salaire était bon, tu pouvais te le permettre), mais la limite au-delà de laquelle la dépense en viendrait à manquer de tact. Car si pour toi l'amitié n'a pas de prix, tu n'ignores pas la gêne que ressent tout être un peu délicat à être l'objet d'une générosité exagérée, si même elle vient d'un proche, lorsqu'il sait qu'il ne pourra la payer de la

Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Floch
à Mayenne le 6 mars 1969.
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1969.
N° d'édition : 14080
Imprimé en France.
(8498)

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

